

Mes parents commencèrent à se préoccuper de mon avenir. J'avais neuf ans; dans deux ans, ce serait le certificat d'études. Et après? Les soucis que leur avait causés ma scolarité les incitaient à penser que je n'étais pas faite pour les études. Alors vers quel métier me diriger? Maman vint prendre conseil de M. Camp. Il l'écouta debout, son chapeau à la main, puis lui dit de sa voix douce : « Mais non, madame, il ne faut pas que votre fille arrête ses études au certificat. C'est un caractère rêveur et un peu lent, mais elle est intelligente. Je me méfie beaucoup des enfants trop brillants qui, par la suite, deviennent de grands sots. Il faut faire confiance aux natures profondes. » Je saisis la main de M. Camp et l'embrassai. Il eut un petit rire qui masqua mal l'émotion de son œil unique. Maman le remercia et nous retournâmes à la maison en savourant notre découverte : je n'étais pas sotte! Quand papa rentra, nous n'en finissions plus de lui raconter la scène. « Eh bien, Zizette, conclut-il, c'est chose entendue, on fera de toi une savante, même si on doit se serrer la ceinture. » Et, comme chaque fois qu'il était heureux, il se mit à chanter son grand air, souvenir de *Carmen* : « Le cirque est plein, c'est jour de fête... » ~~fête~~ fête

A l'instar de beaucoup de filles, j'avais le sentiment que mon père doutait de mes capacités intellectuelles. Même après mes premiers romans, je ne fus pas sûre de l'avoir étonné. Il me semblait que, pour convaincre cet être simple et bon de mes qualités, il eût fallu que je les possédasse toutes. Je m'étais donc résignée à n'être pour lui qu'une fille au rabais. Surprise : ayant lu un de mes ouvrages ¹, où j'aborde le problème des relations pères-filles, le fils d'amis de mes parents, de sept ans mon cadet, et que je n'ai pas vu depuis trente ans, me téléphone : « Vous ne pouvez pas ignorer, me dit-il, que votre père a toujours eu une grande admiration pour vous. Je me souviens fort bien de l'avoir entendu dire au mien, alors que vous étiez encore adolescente : " Ma fille, c'est quelqu'un. Elle ira loin. "

Jeanne Cressanges, La Petite Fille
Aux Doigts Tachés d'Encre (1985)

Les damnés de la terre

Préface

D'abord l'Européen règne : il a déjà perdu mais ne s'en aperçoit pas ; il ne sait pas encore que les indigènes sont de faux indigènes : il leur fait du mal, à l'entendre, pour détruire ou pour refouler le mal qu'ils ont en eux ; au bout de trois générations, leurs pernicious instincts ne renaîtront plus. Quels instincts ? Ceux qui poussent les esclaves à massacrer le maître ? Comment n'y reconnaît-il pas sa propre cruauté retournée contre lui ? La sauvagerie de ces paysans opprimés, comment n'y retrouve-t-il pas sa sauvagerie de colon qu'ils ont absorbée par tous les pores et dont ils ne se guérissent pas ? La raison est simple : ce personnage impérieux, affolé par sa toute-puissance et par la peur de la perdre, ne se rappelle plus très bien qu'il a été un homme : il se prend pour une cravache ou pour un fusil ; il en est venu à croire que la domestication des « races inférieures » s'obtient par le conditionnement de leurs réflexes.